

Un si long au revoir

Viviane Auzias, France

"Je ne veux pas mourir seule" m'as-tu dit, et tu as ajouté "ma mère a eu neuf enfants et elle est morte seule". Je t'ai promis d'être là. Tu m'as dit aussi "J'ai peur de souffrir et de ne pas pouvoir m'exprimer". Ta maladie évolue et tu ne peux plus sortir ta voix. Tu chuchotes et j'ai beaucoup de mal à te comprendre. Un jour tu regardes la fenêtre ouverte et le rideau gonflé par le vent, et tu me dis quelque chose en t'agitant, tu insistes, j'essaye de comprendre, "tu as trop d'air?", "tu veux que je ferme la fenêtre?", tu secoues ton visage, tu répètes, enfin, je comprends! "Vent", juste le mot "vent", pour le plaisir de le sentir et pour le plaisir de le dire. Tes yeux s'illuminent quand j'ai enfin compris.

La doctoresse de l'EHPAD nous réunit ma soeur et moi, pour connaître les dernières volontés de notre mère. Elle ne souhaitait pas d'acharnement thérapeutique, et elle m'avait désignée comme personne de confiance. La doctoresse m'a demandé de lui donner ce document qui lui permettrait de ne pas l'hospitaliser à la seconde infection pulmonaire à laquelle il fallait s'attendre avec l'évolution de la maladie. C'est ce qui arriva. A la première infection, elle a dû t'hospitaliser dans la clinique qui jouxte l'EHPAD. J'y ai surpris un matin une aide soignante te boucher le nez pour te faire avaler plus vite. Pas de plateau non plus pour toi le soir. Rien, ni à boire, ni à manger. A mon signalement et à ma demande de te nourrir, "dans quel but?" me dit le médecin de la clinique pourtant très accueillante à l'arrivée. Je te donne moi-même de l'eau gélifiée que je vais chercher à l'EHPAD, mitoyen, alors que tu ne peux plus l'avalier. Tu coinces la cuillère entre tes dents, seule expression possible, tu ne peux plus parler. Je pense que tu joues, je plaisante, j'insiste. Résultat, tu t'encombres gravement. Un médecin de garde vient t'intuber en urgence. Tu t'en sors, tu guéris et tu retournes dans ta chambre à l'EHPAD, qui, pour nous, est comme un retour à la maison, mais tu es pleine d'escarres, car on n'a pas pris soin de toi, comme le faisaient les aide-soignantes à l'EHPAD. Tu développes un Germe Hautement Contaminant. Une affiche le signale sur ta porte, et une résidente proteste qu'il faut t'évacuer à l'hôpital, mais la doctoresse de l'EHPAD tient sa promesse et elle te garde. Pour te visiter, il faut se masquer et s'habiller d'une protection et il est recommandé de ne pas te toucher. Je laisserai petit à petit tout cela, et continuerai à t'embrasser et à te caresser le visage et les mains. Tu es douloureuse et le médecin te prescrit de la morphine en patchs. Sur le rebord de ta fenêtre, j'ai installé une jardinière avec des fleurs. Un jour, impossible d'ouvrir la fenêtre et donc d'arroser les fleurs. On me dit qu'ordre a été donné de condamner l'ouverture des fenêtres pour éviter les défenestrations! Mais tu ne peux plus bouger de ton lit! Je finis par obtenir la réouverture.

Ce sont les derniers jours. Je viens te voir chaque jour après mon travail. Un jour, à mon arrivée, tu chuchotes encore "je suis contente de te voir". Tu restes dans ton lit, tout le jour, les yeux au plafond. Un jour je surprends le bonheur dans ton regard fixé sur les nuages là bas au loin, "les merveilleux nuages", comme dit Baudelaire. Qu'y vois-tu? Qu'y retrouves-tu? Papa? Ou est-ce juste le plaisir de voir encore ce paysage, toi qui as tant aimé voyager.

La fin approche. Je reste auprès de toi la nuit. Rien n'est prévu pour que je dorme là. Alors je me couche à tes côtés. Le lendemain, on me trouve dare dare un lit pliant. Personne n'a jamais demandé à dormir avec un résident, depuis l'ouverture, me dit-on. "On apprend avec vous". Le matin, j'arrose les fleurs, je me retourne et je surprend ton regard tendre. Ultime cadeau que j'emporte. Peut-être t'es-tu crue à nouveau chez toi, dans ta chambre, me regardant arroser tes fleurs. La seconde d'après, ton visage se crispe de douleur et ton regard se voile. Dans la journée, lorsque je suis loin de toi, mes pensées me ramènent constamment à toi. Winnicott a parlé de la préoccupation maternelle primaire à propos de la période de folie normale qui suit la naissance où le bébé occupe toutes les pensées de la mère. Là, c'est la préoccupation filiale primaire.

La dernière nuit, lorsque j'arrive, ton visage est déjà froid. Tu dois être dans le coma. Je t'ai quittée l'après midi, promettant de revenir le soir, alors que tu sembles endormie. Je n'avais pas envie de revenir après avoir dîné chez moi. Je me sentais très fatiguée, et j'avais peur de te retrouver alors que tu étais en train de mourir. Je me couche sur le lit de camp près du tien, l'appareil à oxygène est bruyant. Je t'entends respirer, et tout à coup, le temps s'inverse, ce n'est plus la vieille femme mourante que j'entends mais la jeune accouchée. Pour supporter l'impensable de ta mort, je m'accroche à la pensée de la naissance de ma vie. Ta respiration bruyante devient celle de la jeune mère me mettant au monde, et je suis le rythme de ton souffle. Celle qui est en train de partir est celle qui m'a mise au monde. La dernière fois se recouvre de la première fois. Je revois l'extraordinaire photographie où je suis en train de sortir de toi, les yeux fermés, et l'incroyable sourire sur ton beau visage calme. Au dos de la photographie tu as marqué "bientôt au monde, encore à moi, je découvre les traits adorables de son visage, quelques secondes plus tard et ses cris disent avec quelle force on entre dans la vie". Tout à coup, ta respiration se coince dans un ultime crissement, une fois, je me dresse sur le lit, et viens vite près de toi, une deuxième fois, et c'est la fin. Tu n'es plus de ce monde. Je sors de la chambre et affolée j'appelle. On viendra t'habiller de la belle robe rouge berbère. Je te laisse. L'aide-soignant antillais s'étonne de mon départ. "Vous ne restez pas avec elle ? ". Non, pour moi, c'est fini. Mais ce sera onze ans plus tard, en écrivant cette histoire, que je te dirai vraiment au revoir, pensant à la vie que tu m'as donnée, et à celle qui me reste à vivre.